

XYZ. La revue de la nouvelle



Atonalité

Geneviève Boudreau

Numéro 140, hiver 2019

Musique : des nouvelles sous influences musicales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92181ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boudreau, G. (2019). Atonalité. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (140), 37–38.

Atonalité

Geneviève Boudreau

ELLE S'EST RETOURNÉE, comme pour respirer les effluves d'un parfum qu'on reconnaît vaguement et qu'on essaie de ramener à sa mémoire : celui d'une pâtisserie en particulier, dans un comptoir de boulangerie, celui presque oublié d'un premier amour ou encore celui d'une marque d'assouplissant qui a enveloppé une enfance. Elle reste là, sa chemise jaune citron aux motifs de cercles noirs se soulevant dans le vent. Une chemise étrangement voyante, avec des volants sur les hanches et des manches évasées, coupe kimono. Elle est immobile sur le trottoir, dans cette foule qui s'ouvre et se ferme devant elle selon que les passants quittent le guichet du Musée national des beaux-arts ou, au contraire, s'y engouffrent.

Elle pourrait être une artiste faisant une performance. Une œuvre vivante. Tu n'en sais rien.

En fait, elle ne hume pas l'air, tu t'es trompée : une jeune mère et sa fille viennent de la dépasser pour gagner le parc et ses jeux en plein air, et elle les suit des yeux. Elle a l'âge d'être la grand-mère de l'enfant ; elle ne l'est pas, elle n'agite pas la main, elle ne s'est pas adressée à la mère ni à la fille. Elle les a simplement regardées s'avancer vers elle puis s'est retournée sur leur passage. Ses cheveux décolorés d'un roux tirant sur le rose se soulèvent dans le vent, mais elle ne ramène pas les mèches derrière son visage, ses mains restent jointes sur son ventre. Elle regarde l'enfant et sa mère avec un sourire qui n'en est pas un. Elle ne leur fait pas signe. Elle ne les appelle pas.

Une vieille femme immobile.

Les jours s'écoulaient tous pareils, puis un matin on touche des doigts sur le miroir un reflet qu'on ne connaît pas. Fausses couches, voyages d'affaires, ruptures, rencontres miraculeuses, maladies et rémissions, puis l'image de cette fillette et de sa mère, d'une famille qui disparaît dans un parc 37

de jeux, derrière un bosquet de rhododendrons, sous l'ombre d'un orme.

Personne ne dit : *Maman, je vais refaire ta teinture.* Personne ne dit : *Maman, ta chemise, elle est vraiment spéciale...* Personne ne dit : *Maman, tu pourrais pas emmener la petite au parc, aujourd'hui ?*

Ou tu te trompes encore : ce n'est pas une femme seule. Sur ce trottoir, elle est simplement émue, elle se rappelle quelqu'un ou quelque chose : un gâteau d'anniversaire, une naissance, un premier jour d'école, de petits vêtements sur une corde à linge, un matin d'automne.

Autour de la vieille femme, tous circulent comme si elle n'existait que pour imprimer une légère déviation à leur trajectoire. Sa chemise est un panneau signalant une manœuvre de dépassement. La mère et la fille passent et disparaissent, puis la vieille femme se détourne et le jaune de sa chemise disparaît, lui aussi.

Les voitures s'arrêtent au feu rouge. La lumière te fait plisser les yeux. Les bruits des moteurs, des pas, des feuillages, les cris de moineaux, de mésanges, de pigeons, les voix qui chuchotent ou s'exclament créent une texture musicale qui s'apparente à un bourdonnement où tout se chevauche et s'annule. Les notes se bousculent : tu ne parviens pas à lire la partition, étourdie par une cacophonie impossible à ordonner. Tu imagines une pièce de Schoenberg, essaies de repasser à l'envers la scène qui s'est déroulée devant toi, puis en modifiant des intervalles ou en superposant les sons et les images. Devant le musée, une œuvre signée de Broin présente des sièges disposés devant une grosse télévision dans laquelle brûle un feu. Tu te dis : *C'est presque fini.*

Figée là, depuis le banc public où tu es assise, dans un dernier crescendo, tu regardes s'envoler les oiseaux.